

Laudatio

Physique de la mélancolie de Gueorgui Gospodinov

Trois ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, Jean-Paul Sartre déclarait dans son fameux opus *Qu'est-ce que la littérature ?*, « L'art est une cérémonie du don. » C'est à une cérémonie du don que nous avons été conviés aujourd'hui et je voudrais exprimer ma gratitude à tous ceux qui ont permis le don au public de ce grand texte qu'est *Physique de la mélancolie* : à son auteur, Gueorgui Gospodinov, à tous ses traducteurs, à son éditeur français Armand de Saint-Sauveur et à tous ses éditeurs, à tous ceux, lecteurs et journalistes, qui ont fait don de leur plaisir de lecture, et, *last but not least*, à Vera Michalski et aux membres du jury de ce prix, qui lui font don d'une reconnaissance très méritée. Mais en la personne de Gueorgui Gospodinov, c'est aussi la littérature bulgare, littérature européenne peut-être la plus méconnue, en France en tout cas, qui reçoit aujourd'hui la reconnaissance qu'elle mérite.

Merci aussi pour l'honneur et le plaisir qui me sont aujourd'hui donnés de pouvoir partager publiquement le bonheur et l'admiration que j'éprouve à lire et à traduire l'œuvre de Gueorgui Gospodinov : bonheur de lecture, d'abord, bonheur ensuite décuplé de traduire ce texte, d'accorder le rythme de mes phrases à celles de son auteur, exigeant de l'œil qu'il voie mais aussi qu'il « entende » sa poésie. Car, pour moi, un grand texte est celui qui sait nous surprendre par la rencontre heureuse d'une vision – de l'Homme, du monde – et d'une poétique. Borges l'a rappelé, les écrivains sont « les héritiers de millions de scribes qui ont déjà écrit, longtemps avant nous, tout ce qui est essentiel. Nous sommes tous des copistes, et les histoires que nous inventons ont déjà été racontées¹. » Si un texte ne crée pas sa propre langue, en ce sens nouvelle et originale, s'il ne fait pas « quelque chose à sa langue qu'il est seul à lui faire », pour reprendre l'expression d'Henri Meschonnic², un texte ne saurait entrer en résonance avec ses lecteurs pour les toucher, agir sur eux, susciter des images, des questionnements, les faire méditer, les transporter, les déranger. Dans *Physique de la mélancolie*, l'écriture est un acte d'empathie poétique et politique.

Gueorgui Gospodinov occupe une place très particulière dans le champ littéraire bulgare, par sa consécration aussi bien dans ce que Bourdieu nommait le champ restreint (en témoignent les critiques bulgares et internationales, de même que les nombreux travaux universitaires concernant son œuvre) que dans le champ large (c'est, dans son pays, assurément l'auteur le plus

1 Cité par François Ost, *Traduire. Défense et illustration du multilinguisme*, Paris, Fayard, 2009, p. 181.

2 Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier, 1999.

lu, et par des générations différentes). S'il s'est fait remarquer, dès 1992, en tant qu'auteur de l'un des premiers recueils de poèmes de la Bulgarie libre, *Lapidarium*, c'est *Un roman naturel*, traduit maintenant en vingt-cinq langues, qui l'a propulsé en 1999, à l'âge de trente ans, sur le devant de la scène littéraire et qui a grandement contribué à faire du roman le genre dominant dans la littérature bulgare du XXI^e siècle. Son œuvre, riche, en vingt-quatre ans, de plusieurs recueils de nouvelles, d'essais, de poèmes, de deux pièces de théâtre, couronnée en 2011 par le roman *Physique de la mélancolie*, décline, comme des rhizomes ou comme un labyrinthe, figure qui lui est chère, les grandes interrogations de leur auteur : imbrication de la petite histoire de chacun et de la grande Histoire, peur de l'oubli et du refoulement, empathie pour les oubliés et les négligés, vision du sublime dans le trivial et l'infime...

Enfin, Gueorgui Gospodinov est un écrivain engagé pour l'émergence d'une société civile en Bulgarie, pour une morale politique, pour la reconnaissance des laissés pour compte et marginaux, pour une société et un monde plus humains qui ne soient pas uniquement assujettis à l'économie et à la finance.

À l'ère postmoderne, dominée par le doute, la perte des repères, les replis communautaires, ethniques ou religieux, le cynisme d'un libéralisme triomphant, le fossé qui se creuse entre de plus en plus riches et de plus en plus pauvres, la peur de l'Autre et de la perte de ce qui fait de nous des humains, *Physique de la mélancolie* nous propose une nouvelle humanité.

La mélancolie de l'auteur et des multiples narrateurs de ce roman-labyrinthe est nostalgie d'une complétude qu'il recherche : « je sommes nous » déclare le prologue. Nostalgie d'une empathie qui lui permet de retrouver la complétude en reliant son moi aux « moi » d'autres lieux et d'autres époques, humains, animaux ou plantes, en lui permettant de traverser les âges et d'entrer tour à tour dans les histoires et les corps du Minotaure, son « frère », premier d'une longue liste d'abandonnés, de son grand-père dans la Hongrie de 1945, de Gueorgui Gospodinov dans la Bulgarie communiste et post-communiste de 1968 à 2011, d'une mouche à vin, d'un nuage de printemps, d'une perdrix, d'un crocus mauve d'automne au bord du Halensee, etc. Nostalgie de nos « moi » passés :

« Je cours dans l'abri anti-bombe de la troisième personne, j'envoie quelqu'un d'autre dans les champs minés du passé. Celui-là même qui, naguère, était à la première personne, qui était moi, et j'ai peur de demander s'il est en vie. Sont-ils vivants ceux que nous avons été ? »

Lorsque, avec l'enfance prend fin l'empathie, le narrateur collectionne, achète les histoires d'autrui, encapsule le temps pour retarder la fin de l'humanité, la fin du monde, et pour ne pas oublier ce que l'on oublie habituellement, le périssable, l'éphémère, le quotidien : le sublime est

partout, nous rappelle Gospodinov, même dans « l'architecture, la physique et la métaphysique de la bouse de buffle, cathédrale en miniature, coupole d'église et dôme de mosquée, que toutes les religions me pardonnent »... Quête de la « totalité » qui se lit aussi dans les nombreuses listes et histoires, courtes ou universelles — de l'ennui sous le communisme, du meurtre, des silences, histoire universelle de ce qui ne s'est pas produit — et dans la relecture des grands mythes de l'humanité, jusque dans leurs avatars actuels : tout un fonds d'humanité partagé. Quête de la totalité qui fait naître un roman abritant tous et tout, comme l'arche de Noé. Un roman qui comporte des « couloirs latéraux » et des « aires d'arrêt », permettant au lecteur de reprendre son souffle et de se promener à son rythme dans ce grand texte.

Si l'imbrication de l'Histoire et des histoires personnelles, la mélancolie suscitée par l'impossibilité de communiquer vraiment entre les êtres, traversent l'œuvre de Gospodinov, elle est également travaillée par le sentiment des apocalypses, passées et à venir, grandes et petites (celle de chacun, la mort de l'amour pour le prochain, la mort de la faculté de communiquer, les abandons, les possibilités ratées, les occasions non saisies). Pour les conjurer, il faut les raconter : « Je pense que, lorsqu'on raconte une mélancolie, elle devient plus lumineuse », nous dit Gospodinov qui aime croire que « l'homme qui lit est beau³ » et rappeler le pouvoir salvateur de la littérature depuis Shéhérazade : tant que je raconte, je suis en vie. Tant qu'il y aura la littérature, cette « source d'énergie alternative⁴ », il y aura la vie.

Lumineuse, l'écriture qui porte *Physique de la mélancolie* l'est. Gueorgui Gospodinov, qui met la langue au cœur de la littéarité, fait de la sienne un poème en prose. Par le surgissement d'images saisissantes : course effrénée parmi les ruelles escarpées du Sao Jorge pour attraper un couchant de soleil à Lisbonne ; saisie des automnes du monde ; visages des futurs enfants, petits-enfants et arrière-petite-fille du grand-père du narrateur, hissés sur la pointe des pieds et regardant par-dessus la palissade du temps, venant du néant, car ils ne sont pas encore nés ; rêve du Minotaure qu'il est un être comme les autres, ce Minotaure qui comparaît devant son juge et père, Minos, prononçant sa défense en hexamètres dactyliques... ; hymne au périssable, à l'éphémère, au fragile, « un monde non durable, qui se ride, pourrit, se gâte (et pour cette raison) un monde merveilleux ». Mais aussi par le jeu constant et subtil avec les sons, les parallélismes et répétitions, les chiasmes, la proximité phonique, les oxymores, les rimes internes. Toute une esthétique (et un plaisir) de la mélancolie...

3 C'est ce qu'il affirme dans son recueil d'essais *Les crises invisibles*, Sofia, Janet-45, 2013. Des extraits en français sont disponibles sur mon site <http://litbg.eu>

4 *Ibid.*

Roman d'épiphanies — bonheur « lorsque l'enfant paraît » : Aya dont la lumière irradie tout le texte, bonheur des matins du monde, bonheur des automnes du monde qui enflamment l'Europe, de Sibiu à la Normandie, en passant par Berlin et Varsovie —, roman de lumière malgré le labyrinthe et les caves qui en occupent une bonne partie, *Physique de la mélancolie* propose une nouvelle humanité, qui, après être passée par l'épreuve des guerres, des catastrophes, de l'aliénation doit prendre conscience que, si elle veut survivre, elle doit construire une autre tolérance, active, fondée sur l'empathie et la curiosité à l'Autre, remplacer « l'universel » (qui ne l'est jamais puisqu'il est imaginé à partir d'un point de vue qui se décrète tel) par la totalité. En cela, *Physique de la mélancolie* illustre, me semble-t-il, la poétique du divers et de la relation développée par Édouard Glissant, qui s'oppose à « l'identité à racine unique et exclusive de l'autre » : « Avoir une poétique de la totalité-monde, c'est lier de manière rémissible le lieu d'où une poétique ou une littérature est émise à la totalité-monde et inversement. [...] On est arrivés à un moment de l'histoire où on constate que l'imaginaire de l'homme a besoin de toutes les langues du monde⁵. »

Ou, pour revenir au début et à Sartre : « C'est à une reprise totale du monde que vise l'acte créateur. [...] Chaque livre est une récupération de la totalité de l'être⁶. »

Marie Vrinat-Nikolov

Professeur des universités (INALCO) et traductrice littéraire

5 Édouard Glissant, *op. cit.* p. 27, 34, 41.

6 Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris, Gallimard, 1948, p. 64 et 67 de l'édition de 1971.